

# PORTRAIT D'UN ARTISTE : RAZA

**C**ELA ne s'est pas déroulé comme une interview ordinaire, d'abord parce que je suis arrivée très en retard chez Raza : je l'avais fait prévenir, en expliquant que le Prix de la Critique qu'il vient d'obtenir, le mettant en vedette, le journal ARTS désirait faire avec lui plus ample connaissance. Raza est un garçon nerveux et circonspect, un peu timide. En m'attendant il ne put s'empêcher de faire une sorte de répétition générale ; l'attente se prolongeant cela donna une lettre qu'il me remit lorsque j'arrivai. Cette lettre était parfaite et précise en son genre, et c'est autour d'elle que s'organisa notre conversation, faussant ainsi les règles les plus ordinaires de l'interview :

« Chère Maugis, je vous attends et je vous écris. Car j'ai peur de vous décevoir. Je suis si peu bapard... (Raza est de cette sorte de gens qui parlent peu mais qui se passionnent soudainement à tel point qu'il est alors difficile de les arrêter. J'en ai fait rapidement l'expérience), ... et puis je sais si mal parler peinture. Je pense qu'on parle peinture lorsqu'on est à l'école ou plus tard lorsqu'on est vieux et qu'on porte l'expérience d'une vie de travail. Entre ces deux

époques on fait la peinture. Pourtant j'ai envie de collaborer à votre article et de vous donner tous les renseignements nécessaires. Voilà les faits sur ma vie, les seuls peut-être qui comptent : je suis né aux Indes, en 1922, ce qui me fait à présent trente-cinq ans. Mon père a été forestier, et j'ai gardé une fort grande impression des forêts tropicales où j'ai passé mon enfance. En 1947, j'ai donné ma première exposition particulière à Bombay, suivie de deux autres. Le gouvernement français m'a accordé une bourse de deux ans. Aussitôt, je suis venu à Paris, en octobre 1950. Depuis, je suis ici. J'ai étudié, peint, voyagé, vécu et avec passion mais il y avait trop de choses et on perd tellement de temps au commencement ! Vous avez dit que ma peinture est limitée au seul paysage. Cela est vrai mais les possibilités que je vois dans ce domaine sont immenses ; même toute une vie serait trop courte à y consacrer. »

— Vous parlez de paysages mais je n'ai guère vu de vous que des villages aux maisons lourdement imbriquées. Que représente-t-ils exactement pour vous ? S'agit-il comme pour Chagall du souvenir d'un hameau natal ?

— Les motifs de villages sont un sujet de travail extraordinaire. A la base de mes toiles il y a une émotion, mais le plus important pour moi, c'est l'organisation des éléments de la peinture : les couleurs, les formes, les lignes, liées avec une expression. Les maisons que je peins ne représentent pas tellement des maisons que des formes géométriques qui me permettent de construire des tableaux comme des natures mortes.

— Ne tenez-vous pas là le langage d'un peintre abstrait ?

— Je m'intéresse beaucoup à la peinture abstraite. Un peintre doit connaître tous les éléments d'une peinture pure ; les peintres abstraits savent cela.

— Il y a cependant, je crois, dans votre peinture, une émotion qui n'est pas seulement picturale.

— Oui, bien sûr mais je n'aime pas qu'on parle, par exemple, de « mysticisme », comme on le fait facilement, qui a un sens péjoratif. Evidemment il y a une angoisse dans mes toiles, je la crois fermement liée à des problèmes picturaux : il y a une angoisse dans les formes, dans les couleurs. C'est dans ce sens que j'utilise mes couleurs et je ne tiens pas essentiellement à ce que

ce soient les couleurs fades de la nature... En faisant de grands gestes, il passe d'une toile à l'autre. Il y a des maisons, des chapelles, des toits et des granges, toiles toutes entièrement rouges, toutes violemment bleues ou vertes ; cette succession d'amoncellements fantastiques devient hallucinante et pourtant ce ne sont que de paisibles villages des environs de Paris dont il me montre les esquisses très dépouillées.

Nous reprenons la lettre : elle aborde ensuite le problème de ses diverses influences et particulièrement de l'influence indienne :

« En ce qui concerne la question des traditions nationales, je vois que les problèmes sont extrêmement compliqués. N'oubliez pas qu'il y a des milliers de livres sur les peintres français qui se vendent aux Indes. Dans mon pays il y a chez les jeunes une soif d'apprendre... Je dirais seulement ceci qu'il y a un art, un visage extérieur. Lorsque l'on pense peinture indienne, c'est ce visage qui vient aux yeux. Eh bien, la réalité c'est que pour que l'art vive, ce visage doit changer. Ce qui ne change pas essentiellement, c'est l'intérieur, la composition élémentaire... »

M.-T. MAUGIS